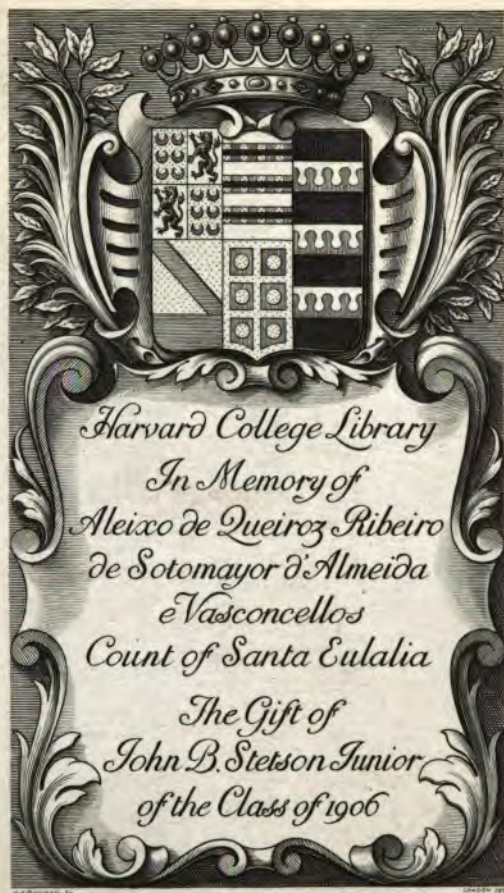
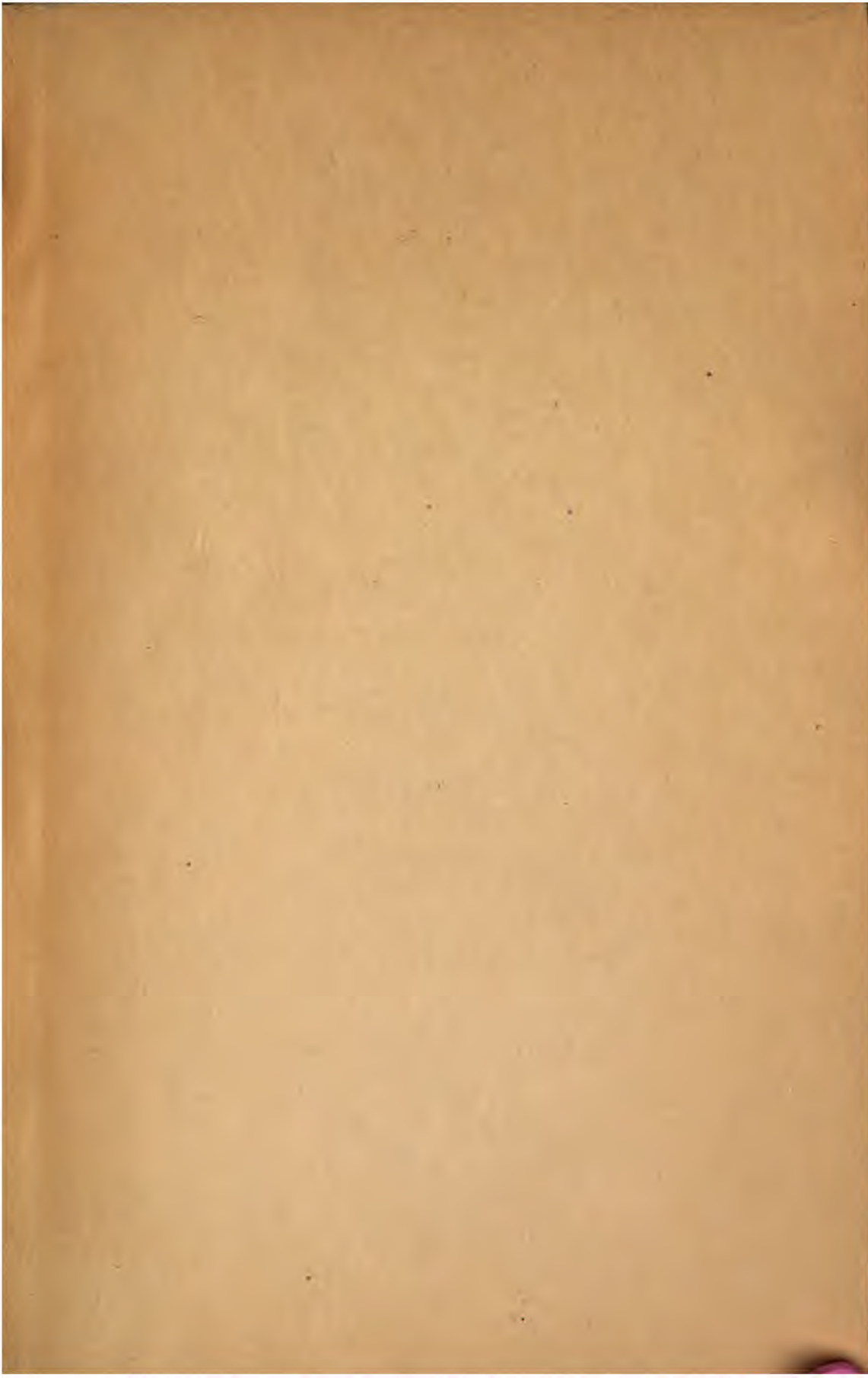
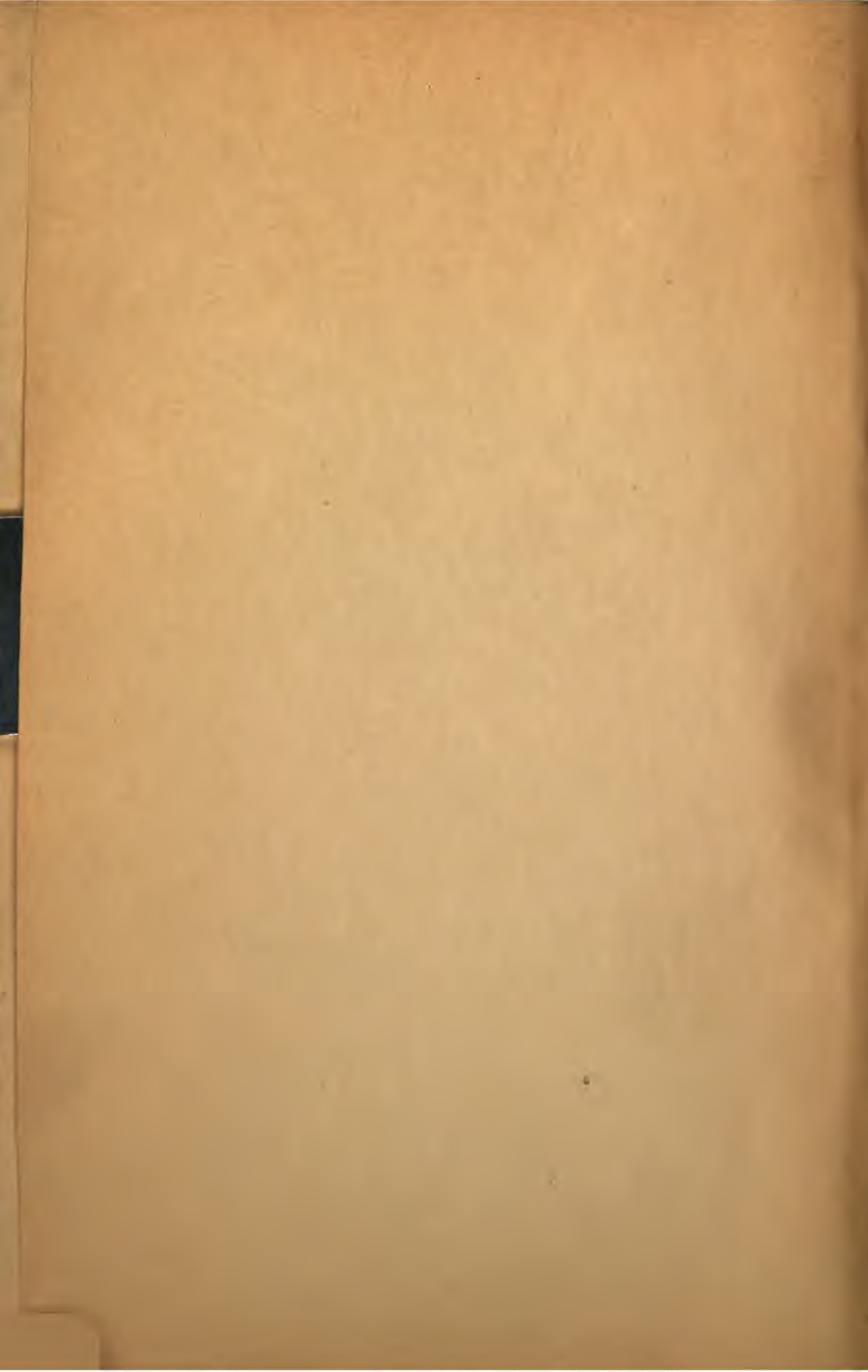
Silva Mendes Leal - Hommage aux Lettres Latines 1881

HOMMAGE

AUX

LETTRES LATINES

PAR

J. DA SILVA MENDES-LEAL

LISBONNE
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES
1881

HOMMAGE

AUX

LETTRES LATINES

Son regard porte en lui quelque chofe des cimes,
Une gerbe d'éclairs, jailliffant tout à coup
A travers les brouillards jufqu'au fond des abîmes!...

II

Eft-ce un feigneur portant des étoiles au cou?
A-t-il un nom cité parmi les noms célèbres,
Qui n'ont rien fait peut-être, mais dont on dit beaucoup?

Pourquoi cet air hautain dans ces lenteurs funèbres?
D'où peut fortir ce fphinx, être a nul autre égal,
Qui femble flamboyer fur le bord des ténébres?

Eft-il enfin l'Archange, ou bien eft-ce Baal?
Non: c'eft l'homme puiffant debout entre deux éres,
Moitié olympien, moitié théologal!

Il a fait le parcours des cercles et des fphères
Où rien d'humain ne refte, au delà de ce mur
Fermé a l'efpérance, ouvert aux noirs myftères;

Il a paſſé dans l'ombre et traverſé l'azur
Pour joindre et pour ſouder, dans une œuvre divine,
Le vieux monde païen au moyen-âge obſcur;

Il eſt comme un torrent qui perce une ravine,
Poète par l'eſprit et par le cœur ſoldat,
Chercheur qui toujours cherche et qui ſouvent devine!

III

D'où vient-il?—De l'exil, du Forum, du Sénat;
De la mêlée auſſi; car ſon bouillant courage
Lui défend le repos quand la foule ſe bat;

Car le fort, que jamais les grands cœurs ne ménage,
Le ſacre en l'étreignant de ce terrible anneau,
Dur carcan, le malheur ſurmonté de l'outrage?

Son nom?—Demandez-le aux rives de l'Arno.
Savant il prend la plume, et guerrier ſort l'épée:
Il vient de Caprona et de Campaldino;

Vérone l'a reçu, d'étonnement frappée!
Ce chevalier ſans peur, doublé d'un erudit,
On le voit, fut taillé pour la grande épopée;

Et, comme Camoens, autre illuſtre proſcrit
Trois ſiècles après lui, tel que lui doux et brave,
Protége de ſon bras ce que ſa main écrit.

IV

Dans ſon calme il ſ'avance, et dans ſa force, grave,
Arpenteur ſoucieux penché ſur l'avenir;
Nul déſir ne le trouble et nul regret l'entrave.

Son bel ange envolé, radieux ſouvenir,
Le guide et le ſoutient dans ſa tâche âpre et rude,
Qui n'eſt plus de ſe plaindre, helàs! mais de punir.

L'injuſtice, l'affront, la baſſe ingratitude
L'ont contraint a grouper Satan et Lucifer
Contre toute licence et toute ſervitude:

Faifant ainfi la guerre, et mieux que par le fer,
Au crime, au vice abjeƈt, repu d'ignominie,
Au traitre, à l'envieux, favori de l'enfer,

Il venge, fous les coups de l'acerbe ironie,
Son peuple, fon pays, fon honneur et fa foi;
Et dompte les jaloux à force de genie.

V

Les gens autour de lui fe preffent en émoi,
Et l'admirent craintifs, car il leur femble étrange
Que tant de grâce tienne avec autant d'éffroi.

C'eft qu'il marche devant la puiffante phalange
Des femeurs, qui viendront pour féconder les temps:
L'heritier d'Alméric annonce Michel-Ange.

Comptez les précurfeurs: ce font tous fes enfants,
Du peintre Giotto jufqu'au chantre de Laure,
D'une illuftre pléiade illuftres afcendants.

Lorſqu'il ſort de la nuit, il ſort comme l'aurore
Éclairant l'horiſon, amenant le ſoleil,
Commençant le travail, qui recommence encore.

L'aſtre chaſſe l'hiver, l'hiver eſt un ſommeil;
Le printemps vient, l'oiſeau avec la fleur complote,
Et tout devient chanſon, et tout ſe fait rèveil.

Tel eſt ce redreſſeur, telle éclate ſa note:
Au fond ni Blanc ni Noir, Guelfe ni Gibelin;
Quelque fois partiſan, plus ſouvent patriote.

La patrie eſt partout dans ſon chant ſibyllin:
L'immenſe allegorie a la ſpirale immenſe
Le dit à chaque vers jeté ſur le vélin.

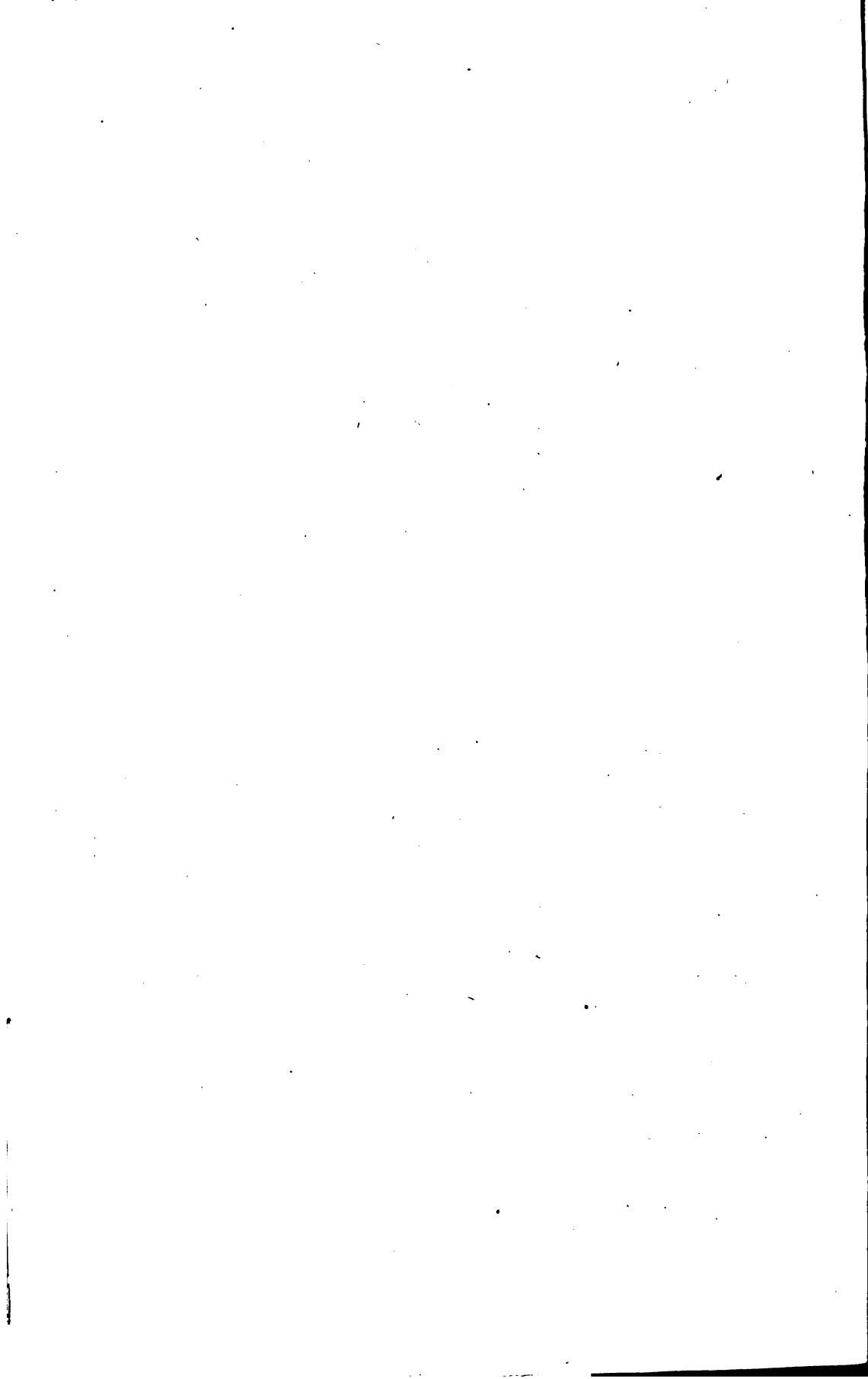
De là vient ſon ardeur et ſa perſévérance;
C'eſt là ſa paſſion, ſon but: il a donné
Son âme à l'Italie et ſon cœur à Florence!...

VI

Le monument prodige une fois couronné
Du fronton ſidéral, groupe d'apothéoſes,
L'auteur regarde l'œuvre, et ſ'arrête étonné.

C'eſt l'heure du triomphe. Allant au fond des choſes
Un même ſentiment grandit, contagieux,
Dans les âmes en fleur nouvellement ecloſes.

Le monde emerveillé, levant alors les yeux
Vers le ciel, y découvre, inſcription ardente,
Dans un étoilement de rayons glorieux
Ce grand nom conſtellé, flamme et lumière: DANTE!

Cintra, juin 1881.

ÉPÎTRE

AU VICOMTE HENRI DE BORNIER

Auteur de la « FILLE DE ROLAND »

EN LUI DEMANDANT L'AUTORISATION DE TRADUIRE EN PORTUGAIS SA POESIE

'LES DEUX-VILLES'

Salut au fier chanteur, à qui la gloire échut,
En cette heure de doute où tout penche et vacille,
De retrouver l'accent et le souffle d'Eſchyle!
Salut au noble eſprit, au fier chanteur! ſalut!

Remuant les hauts faits, vous parlez le langage
De l'Empereur géant, des Paladins vengeurs:
A l'éclat des grands coups, à l'effort des grands cœurs,
On croit les voir revivre—et revivre un autre âge.

Vous ſavez le ſecret et devinez la loi
De ce monde nouveau, qui ſ'ébauche et ſe lève,
Crépuſcule rayé par les éclairs du glaive,
Plein de terreurs ſouvent, toujours rempli de foi.

L'âme de ce paſſé revient dans ces figures:
On entend tour à tour, au fond des noirs châteaux,
Le ſanglot du remord à travers les créneaux,
Le ſoupir de l'amour à travers les armures.

Et cependant au jour où le malheur paraît,
Votre muſe guerrière échange, aimable fée,
Le clairon de Roland pour la lyre d'Orphée,
Qui des pleurs fait un charme et du charme un bienfait!...

Puiſque votre talent, qui combat et qui prie,
Eſt fait de profondeur et fait d'épanchement,
Accordez-moi, poète, à mes déſirs clément,
De faire apprécier vos chants dans ma patrie.

Votre but eſt mon but: adoucir le malheur.

Si je ſuis, imitant de bien loin mon modèle,

De votre grand eſprit interprète infidèle,

J'eſpère au moins pouvoir traduire votre cœur.

LES DEUX VILLES

Par le vicomte HENRI DE BORNIER

POÉSIE RÉCITÉE AU THÉATRE FRANÇAIS

Le 29 juin 1875

AU PROFIT DES INONDÉS DU MIDI

PARIS TOULOUSE

PARIS

Tout eſt bien. J'ai payé ma dette de ſouffrance.
Je ſuis Paris, je ſuis libre, je ſuis heureux,
J'ai prodigué mon ſang et mon or pour la France,
D'autres m'imiteront... Que le ciel ſoit pour eux!

J'ai relevé mes murs, mes théâtres, mes temples,
J'en bâtis de nouveaux qui vaudront les anciens,
Et mon courage ayant aſſez donné d'exemples,
J'oublierai les malheurs des autres et les miens!

AS DUAS CIDADES

Pelo vifconde HENRIQUE DE BORNIER

POESIA RECITADA EM PARIS NO THEATRO FRANCEZ

A 29 de junho de 1875

EM BENEFICIO DOS INUNDADOS DO MEIO-DIA

PARIS — TOLOSA

PARIS

Devaftou-me um tufão. Renafço na bonança!
Contente gofo em paz; fou livre; fou Paris:
Sangue e oiro a granel dei por tributo á França...
O ceo protegerá quem faça como eu fiz!

Meus fortes reftaurei, meus theatros e templos,
E novos ergo já, que d'effes rivaes fão;
Provado o meu valor em mil e mil exemplos,
Os damnos que laftimo em breve efquecerão.

TOULOUSE

Ecoute-moi, Paris! la richeſſe eſt jalouſe
Quand les cœurs ſont troublés et les deſtins tremblants;
Je te dis ſeulement: Paris, je ſuis Toulouſe,
Et j'ai le deuil au front et la bleſſure aux flancs!

Je riais au milieu de mes plaines fécondes,
Je faiſais le labeur des heureuſes cités,
Mon fleuve me prêtait pour ſervantes ſes ondes,
Et les grands pics neigeux m'entouraient de clartés.

Tout à coup, tout à coup, ſur cette douce rive,
Comme tombe l'éclair, comme l'aigle deſcend,
L'eau hurlante paraît, la trombe folle arrive,
Et tout eſt renverſé ſous le flot mugiſſant.

Tu connais l'incendie, ô Paris! Ces feux ſombres
Qui changent une ville en horrible décor,
D'abord rouge volcan et bientôt noirs décombres,
C'eſt l'incendie... Eh bien, on y ſent l'homme encor!

TOLOSA

Efcuta-me, Paris. A fortuna é ciofa
Quando os animos turba incerteza mortal.
Ifto fó te direi: Paris, eu fou Tolofa;
Tenho um crepe na fronte, e no feio um punhal.

Aos ferteis meus vergeis toda enlevos forria;
Sorria-me o lavor das fartas povoações;
Meu rio o feu caudal por fervo me trazia;
Dos niveos alcantis cercavam-me os clarões.

De repente—oh! pavor!—na margem deleitofa,
Qual aguia que defceu, qual raio que fulgiu,
Uivando affóma a cheia, eftoura a tromba irofa,
E ao pefo da levada a várzea fe affundiu.

Vifte o incendio, Paris!—Das chammas a efpeffura
Converte uma cidade em hórrida erupção,
Vulcão rúbido agora, e logo cinza efcura!...
Iffo é... Mas ahi do homem vê-fe a mão.

C'eſt l'homme formidable et méchant, mais c'eſt l'homme!
Oui, partout où la flamme impie étincela,
Et quel que ſoit le nom dont il faut qu'on la nomme,
L'homme ſ'y reconnaît du moins: un homme eſt là!

Mais l'inondation, la vague furieuſe,
L'eau qui tombe du ciel et des glaciers géants,
Qui croît et qui décroît, toujours myſtérieuſe,
Et qui ſe perd ſans nom aux obſcurs océans...

Rien de l'homme n'eſt là, pas même ſa furie!
C'eſt l'inconnu qui ſert une inviſible loi,
C'eſt la nature froide et jamais attendrie
Qui fait ce qu'elle veut et ne dit pas pourquoi.

L'homme ne peut que fuir dans ſa morne épouvante,
Mais le flot, plus actif, le harcèle et le ſuit,
Et de toutes parts l'onde, implacable et vivante,
Aſſiège les maiſons qui croulent dans la nuit.

Pas d'aſile et d'eſpoir! Le fléau fait ſon œuvre,
Le noir démon dos eaux frappe tout ſans remords,

Vê-ſe o homem, cruento e malfeitor, mas homem!
Onde quer que rutile a claridade atroz,
Seja o nome qual fôr que as labaredas tomem,
Ao menos d'homem ſão... Vem d'homens como nós!...

Porém a inundação, a vaga embravecida,
O ceo a derreter-ſe, o monte a degelar,
Sorvedouro ſem fundo e pégo ſem medida,
Que anonymo ſe eſvae em tenebroſo mar!...

Do homem nada aqui... nem ſequer ſeus furores!
É myſterio que ſó a Providencia lê,
É fria condicção dos naturaes horrores,
Que vão onde lhes praz, e não dizem por quê.

Não ha ſenão fugir! Foge tudo aſſombrado!
Mas o cachão, mais prompto, avança, nunca em vão:
Traga o que topa; e inveſte, a um lado e outro lado,
As caſas, que ſepulta a noite e a cerração!

Nem luz, nem pão, nem lar! Creſce o flagello ingente;
O diluvio fatal n'um impeto febril

Il ſaiſit la cité dans ſes plis de couleuvre,
L'étouffe et diſparaît... et mille hommes ſont morts!

J'ai vu cela, j'ai vu les mères et les veuves;
J'ai vu les orphelins que ce déſaſtre a faits;
J'ai vu tous mes tréſors engloutis par mes fleuves;
J'ai vu les dévoûments et j'ai vu les bienfaits.

Ils ſe ſont bien battus, nos ſoldats héroïques,
Dans cette autre bataille où rien ne les défend;
J'ai vu leurs chefs courir, déſarmés et ſtoïques,
Et mourir un héros pour ſauver un enfant!

Les magiſtrats du peuple ont fait leur noble ouvrage,
L'eſprit de dévoûment a reconnu les ſiens,
Le premier par le rang comme par le courage,
A qui dirait: *Parſ-tu?* Répondrait: *J'en reviens!*

Je ne demande rien, ô Paris! Mais regarde:
La miſère des uns crée à tous un devoir.
J'étais riche, je ſuis pauvre! Que Dieu te garde!
Je vivrai de mon deuil et de mon déſeſpoir.

Cinge a cidade inteira em roscas de ſerpente,
E a ſoffoca, e a devóra... e os mortos ſão aos mil!

Eſte horror contemplei. Vi mães já ſem maridos;
E os orphãos, que o deſaſtre a cada paſſo fez;
Os meus theſouros vi nos rios meus ſumidos;
E vi o beneficio após a intrepidez.

Com que afan, com que ardor, n'eſſe arriſcado poſto
Noſſos guerreiros vão inermes pelejar!
Seus chefes vi correr, mãos nuas, firme o roſto,
E morrer um heroe para um berço livrar.

A edilidade accorre, e cumpre o dever todo!
Mais brilha o ſacrificio onde o eſtrago mais rúe!
E o que ſupremo eſtá no grau e no denôdo
A quem lhe diga: *ireis?* reſponderá: *já fui!*

Paris, nada te peço. Encara-me ſómente.
A miſeria d'alguns cria aos mais um dever.
Rica fui, pobre eſtou. Deus te guarde clemente;
Saberei n'eſta dôr penar ſem me abater.

PARIS

Merci! Je me retrouve en écoutant ta plainte;
Celui qui ſouffre et vient eſt déjà mon vainqueur;
La flamme généreuſe en moi n'eſt pas éteinte,
Et ce qu'a dit ma bouche était loin de mon cœur.

Prends mon or, et par lui que ta douleur eſpére!
Prends l'or de mes malheurs à tes maux conſacré;
Prends l'or de mon travail qui deviendra prospére;
Prends l'or de mes plaiſirs, il deviendra ſacré!

Oui, ma ſœur, dans ton deuil reprends une eſpérance;
Je ne t'oublierai point, quel que ſoit le deſtin,
Car nous ne ſommes pas deux villes, mais la France,
Et le temps d'égoïſme eſt un paſſé lointain!

Après le jours mauvais, au ſortir des abîmes,
Faiſons pour nous aimer des efforts plus fervents,
Et du moins uniſſons, en comptant tes victimes,
Sur les lèvres des morts le baiſer des vivants!

PARIS

Reſtitue-me ao que ſou teu pungente queixume;
Prompta me rendo a quem ſe chega afflicto a mim:
Das bizarras acções guardo intacto o coſtume;
Se a bocca diſſe: não, o coração diz: ſim!

Toma, acceita o meu oiro, e ceſſe o teu cuidado!
Oiro dos males meus, que aos teus pertence já;
Oiro do meu lidar, que ficará medrado;
Oiro do meu fruir, que puro ficará.

Raſão tens; mas agora ao lucto veſte a eſp'rança.
Ruja embora o porvir, comigo conta, irman.
Que duas ſômos crês? Não; mais: ſômos a França,
E o tempo do egoiſmo é já memoria van.

Após os dias maus, refeitos das procellas,
Firmemos mais e mais o convivente amor;
E, as victimas contando, aos frios labios d'ellas
Os noſſos vão levar fraterno beijo em flôr!

SONETO

DE

DIOGO BERNARDES

Quem louvará Camoens que elle não ſeja?
Quem não vê que canſa em vão engenho e arte?
Elle ſe honra a ſi ſó em toda a parte,
E toda a parte, elle ſó, enche d'inveja.

Quem junctos n'hum ſp'rito ver deſeja
Quantos dões, entre mil, Phebo reparte
(Quer elle d'amor cante, quer de Marte)
Por mais não deſejar elle ſó veja.

Honrou a patria em tudo; imiga ſorte
A fez com elle ſó ſer encolhida
Em premio d'eſtender d'ella a memoria:

Mas ſe lhe foy fortuna eſcaſſa em vida
Não lhe pode tirar depois da morte
Um rico amparo de ſua fama e gloria!

A LA MEMOIRE DE CAMOENS

SONET PORTUGAIS

DE

DIOGO BERNARDES

(XVI SIÈCLE)

Pour chanter Camoens perſonne que lui même;
En vain l'art le talent ſ'y metraient au concours;
Malgré tant de jaloux, que ſous ſes pas il ſème,
Son nom fait ſon éloge, en tous lieux et toujours.

Veut-on accumuler ſur un eſprit qu'on aime
Tous les dons que Phebus prodigue dans ſon cours?
Lui ſeul reſout encor ce merveilleux problème,
Qu'il chante les guerriers, qu'il chante les amours.

Orgueil de ſa patrie, helas! d'un ſort funèſte
Il ſubit les affronts, ſa pauvreté l'attèſte,
Seul prix d'avoir porté ſi haut notre valeur!

Mais ſi, laſſé, meurtri, au malheur il ſuccombe,
Comment, après ſa mort, refuſer a ſa tombe,
Le monument qu'on doit à la gloire, à l'honneur?

Paris, mai 1880.

Á MEMORIA

DE

LUIZ DE CAMÕES

Gloria, ó martyr! Primaſte ſobre quantos
Na terra ingrata o ſacro fogo inſpira,
E tens, como as ruinas de Palmyra,
Da ſolidão magnifica os encantos!

Cantor da gloria, que fizeſte aos cantos?
Ficou-te aos pés eſpedaçada a lyra?...
Oh! não. Vives: teu genio inda reſpira;
E onde vive Camões não ha quebrantos.

Vives nos corações. Bem vês qual temos
Teu nome por brazão — por eſtandarte
O lábaro dos hymnos teus ſupremos.

Herdámos já de ti alguma parte,
Pois que no patrio amor te imitaremos,
Se no mais não podermos imitar-te.

Paris, junho 1880.

BIENVENUE!

AUX MEMBRES DES DEUX CONGRÈS

ANTHROPOLOGIQUE ET LITTERAIRE

RÉUNIS A LISBONNE LE 20 SEPTEMBRE 1880

Nos bras vous ſont ouverts, nos mains cherchent les vôtres,
Ó maîtres applaudis, beaux eſprits reconnus!
Vous, ſavants, vous, lettrés, vous, chercheurs, vous, apôtres,
Venus de toutes parts, ſoyez les bien-venus!

Soyez les bien-venus. En paſſant nos frontières
Vous devenez pour nous, quel que ſoit le milieu,
Bien plus que des amis, tout autant que des frères:
Vous êtes l'hôte, et l'hôte eſt l'envoyé de Dieu!

Une intenſe lueur, il faut qu'on le proclame,
S'allume à l'horizont, ſurgit de points divers,
Recueillant dans ſon cours tout éclair, toute flamme,
Et monte, aſtre nouveau, planant ſur l'univers.

Ce centre lumineux, qui tour à tour rayonne
Sur les grandes cités pour mieux les rajeunir,
Étoile du matin, fe lève fur Lifbonne,
Comme un phare dans l'ombre éclairant l'avenir!...

L'étonnement faifit ce modefte interprète,
Tant fon cœur eft ému d'un fentiment profond,
Car les vives clartés qu'un tel foyer projette
Vous ont mis á chacun une auréole au front.

En voulant retrouver l'empreinte, fraiche encore,
De vos pas vers le but ouvert fur l'infini,
Nous regardons le ciel du côté de l'aurore:
Porteurs du feu facré, pour nous, pour tous, merci.

L'amour du vrai, du bien, abaiffe les frontières;
Il n'eft plus aujourd'hui de talents inconnus.
Salut au nom de l'art au groupe de nos frères.
Nos mains ferrent vos mains: Soyez les bien-venus!

Lifbonne, feptembre, 1880.

HALTE EN MARCHANT

(DE VICTOR HUGO)

Une brume couvrait l'horizon; maintenant,
Voici le clair midi qui surgit rayonnant;
Le brouillard se dissout en perles sur les branches,
Et brille, diamant, au collier des pervenches.
Le vent souffle à travers les arbres, sur les toits
Du hameau noir cachant ses chaumes dans les bois;
Et l'on voit tressaillir, épars dans les ramées,
La vague arrachement des tremblantes fumées;
Un ruisseau court dans l'herbe, entre deux hauts talus,
Sous l'agitation des saules chevelus;
Un orme, un hêtre, anciens du vallon, arbres frères
Qui se donnent la main des deux rives contraires,
Semblent, sous le ciel bleu, dire: A la bonne foi!
L'oiseau chante son chant plein d'amour et d'effroi,
Et du frémissement des feuilles et des ailes;

PARAGEM NA JORNADA

(VERSÃO)

Toldava a cerração todo o horiſonte. Ardente
Rompe o ſol afinal, e brilha claramente.
Diſſolve-ſe a nebrina em perlas pelos ramos,
Ou ſcintilla na flor, joia ſobre recamos!
Sopra o vento na matta, e abala os negros colmos
Da aldeia, que ſe occulta, eſquiva, atraz dos olmos.
Acima do arvoredo, aponta, ondeia e paſſa
A truncada eſpiral da tremula fumaça.
Diſcreto, o arroyo vae por entre dois vallados,
Sob o continuo arfar dos chorões deſtrançados.
Um ſobreiro, um carvalho—os troncos mais antigos
Do valle—em attitude e confiança de amigos,
Dão-ſe como que as mãos de beira para beira.
Trina aſſuſtado amor a aveſinha ligeira
Ao frémito da folha e ao frémito das azas.

L'étang luit ſous le vol des vertes demoiſelles.

Un bouge eſt là, montrant dans la ſauge et le thym,
Un vieux ſaint ſouriant parmi des brocs d'étain,
Avec tant de rayons et de fleurs ſur la berge,
Que c'èſt peut-être un temple ou peut-être une auberge.

Que notre bouche ait ſoif, ou que ce ſoit le cœur,
Gloire au Dieu bon qui tend la coupe au voyaguer!

Nous entrons.

—«Qu'avez-vous?»

—«Des œufs frais, de l'eau fraîche.»

On croit voir l'humble toit effondré d'une crèche.
A la ſource du pré, qu'abrite un vert rideau,
Une enfant blonde alla remplir ſa jarre d'eau,
Joyeuſe et ſoulevant ſon jupon de futaine.

Eſtanques no paul, as aguas dormem razas,
Sobre ellas volitando as verdes libellinhas!...

Ha na matta uma choça, e ficam-lhe viſinhas
As moitas de tomilho, as alfombras de ſalva.
Na choça, aberta ao ſol, dentro feſtiva e alva,
Um velho, um ermitão, ſorri aos viajores
Com taes raios á porta, e em torno tantas flores,
Que chego a duvidar, quando attento o contemplo,
Se eſte albergue fortuito é paradeiro ou templo!

Seja da bocca a ſede, ou ſeja a ſede d'alma,
Gloria a Deus, que tem ſempre allivio para a calma!

Entramos.
—«Que nos dá?»
—«Fructa, e agua a bebida.»

É tudo parco ali; mas tudo ali convida.
Contente, e arregaçando a ſaia de eſtamenha,
Corre á fonte, que perto á ſombra ſe deſpenha,
Uma loira creança a encher o cantarinho.

Pendant qu'elle plongeait sa cruche à la fontaine,
L'eau semblait admirer, gazouillant doucement,
Cette belle petite aux yeux de firmament.

Et moi, près du grand lit drapé de vieilles serges,
Pensif, je regardais un Christ battu des verges.

Eh! qu'importe l'outrage aux martyrs éclatants,
Affront de tous les lieux, crachat de tous les temps,
Vaine clameur d'aveugle, éternelle huée,
Où la foule toujours s'est follement ruée!

Plus tard, le vagabond flagellé devient Dieu.
Ce front noir et saignant semble fait de ciel bleu,
Et dans l'ombre, éclairant palais, temple, masure,
Le crucifix blanchit et Jésus-Christ s'azure.

La foule un jour suivra vos pas: allez, saignez,
Souffrez, penseurs, des pleurs de vos bourreaux baignés!
Le deuil sacre les saints, les sages, les génies;
La tremblante auréole éclôt aux gémonies,

A lympha tranſparente, em brando murmurinho,
Feſtejal-a parece, e namorar ſingella
No alvor do ſeu cryſtal o azul dos olhos d'ella.

E eu, junto ao catre nu, contemplava, ſuſpenſo,
Um Chriſto flagellado á cabeceira appenſo!...

Que importa o inſulto vil aos martyres fadados?
E o trivial deſdem? e os boçaes attentados?
Clamor demente e vão, eterno vituperio,
Que vozeam ſem fim as turbas ſem criterio?

Volve o tempo. O que o fel exhauriu gota a gota,
Eil-o Deus! Reſplandece a fronte inerte e rota!
Na ſombra, illuminando eſte univerſo vario,
O Crucifixo alveja, amanhece o Calvario!

Caminhae, padecei, heroes do penſamento,
Pela ignavia feroz lançados a tormento;
Vertei o ſangue e o pranto; o voſſo e o dos verdugos:
Tereis um dia aos pés o vulgo affeito aos jugos!
A dor conſagra o pio, o douto, o excelſo,—os guias!
A aureola vereis raiar das gemonias.

Et ſur ce vil marais flotte, lueur du ciel,
Du cloaque de ſang feu follet éternel.

Toujours au même but le même ſort ramène:
Il eſt, au plus profond de notre hiſtoire humaine,
Une ſorte de gouffre où viennent, tour à tour,
Tomber tous ceux qui ſont de la vie et du jour,
Les bons, les purs, les grands, les divins, les célèbres,
Flambeaux échevelés au ſouffle des ténèbres;
Là ſe ſont engloutis des Dantes diſparus,
Socrate, Scipion, Milton, Thomas Morus,
Eſchyle, ayant aux mains des palmes friſſonnantes.

Nuit d'où l'on voit ſortir leurs mémoires planantes!
Car ils ne ſont complets qu'après qu'ils ſont déchus.
De l'exil d'Ariſtide, au bûcher de Jean Huſs.

Le genre humain penſif—c'eſt ainſi que nous ſommes—
Rêve ébloui devant l'abîme des grands hommes.

Ils ſont, telle eſt la loi des hauts deſtins penchant,
Tes ſemblables, ſoleil! leur gloire eſt leur couchant:
Et, fier Niagara dont le flot gronde et lutte,
Tes pareils: ce qu'ils ont de plus beau, c'eſt leur chute.

No infecto lodaçal vagueia a flama aerea,
Do pantano de sangue exhalação etherea!

Fado egual, egual fim: é circular o mundo.
Da nossa humana historia achaes no mais profundo
Um sorvedoiro immenso, onde cae successivo
O puro, o santo, o bom,—o forte, o grande, o altivo!
Os que davam mais luz, tu, sina, ao vacuo os levas,
Fachos que ali desgrenha o vendaval das trevas!
Taes se afundaram já, rivaes e irmãos do Dante,
Milton, Socrates, Móro, e Camões, um gigante;
E Eschylo, que floreia as palmas singulares!...

Surgem esses da noite, e pairam pelos ares,
Só completos depois de cheio o sacrificio!
A Aristides o exilio; a muitos o supplicio.

Grave, o genero humano inclina o rosto e scisma,
Deslumbrado ante o golpho em que o genio se abysma.

Estes são—taes os mostra a chronica notoria!—
Teus similhantes, Sol: tem no Poente a gloria!
E tambem teus eguaes, Niágara sanhudo:
Tudo n'elles é grande, e a quéda mais que tudo!

Un de ceux qui liaient Jésus-Christ au poteau,
Et qui, sur son dos nu, jetaient un vil manteau,
Arracha de ce front tranquille une poignée
De cheveux qu'inondait la sueur résignée,

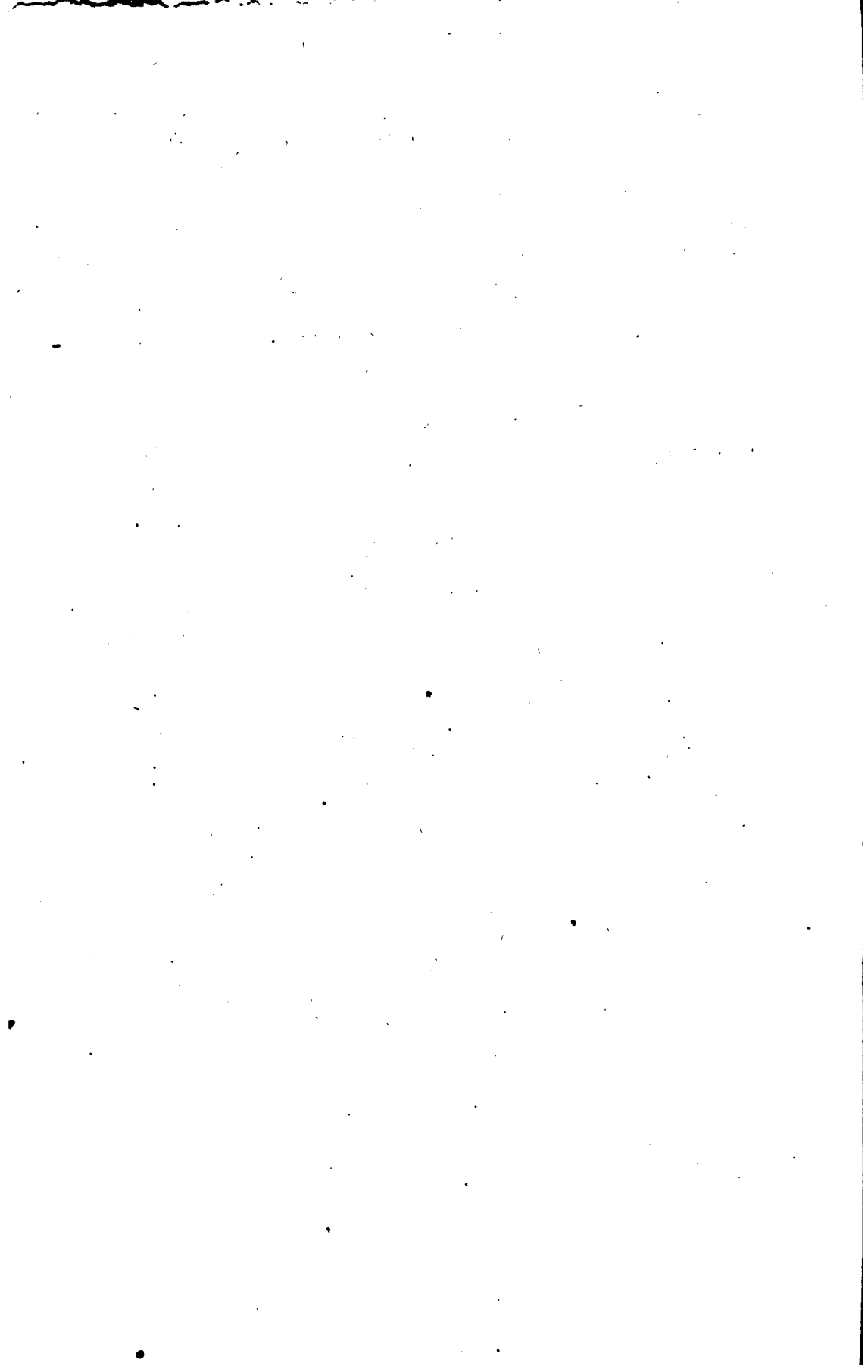
Et dit: «Je vais montrer à Caïphe cela!»
Et, crispant son poing noir, cet homme s'en alla.

La nuit était venue et la rue était sombre;
L'homme marchait; soudain, il s'arrêta dans l'ombre.
Stupéfait, pâle, et comme en proie aux visions,
Frémissant!—Il avait dans la main des rayons.

Forêt de Compiègne, juin 1857.

Um dos que poz no lenho a victima preclara,
E o manto de irrisão aos hombros lhe lançara,
De ultrages não saciado e anciofo de exercel-os,
Um punhado arrancou dos divinos cabellos,
Ousando violentar a fronte que pendia,
Resignada vertendo o lentor da agonia!

—«Vou d'aqui (disse o algoz) a Caiphaz mostrar isto!»
E foi-se a blasphemar co'a reliquia de Christo.

Descera a noite e a sombra ao trilho mal seguro.
Ia seu fito o impio. Eis estaca no escuro,
Hirto, absorto, penando os transes derradeiros,
Sem voz... Tinha nas mãos um feixe de luzeiros!

VINTE E CINCO DE MAIO DE 1881

SONETO Á MEMORIA

DE

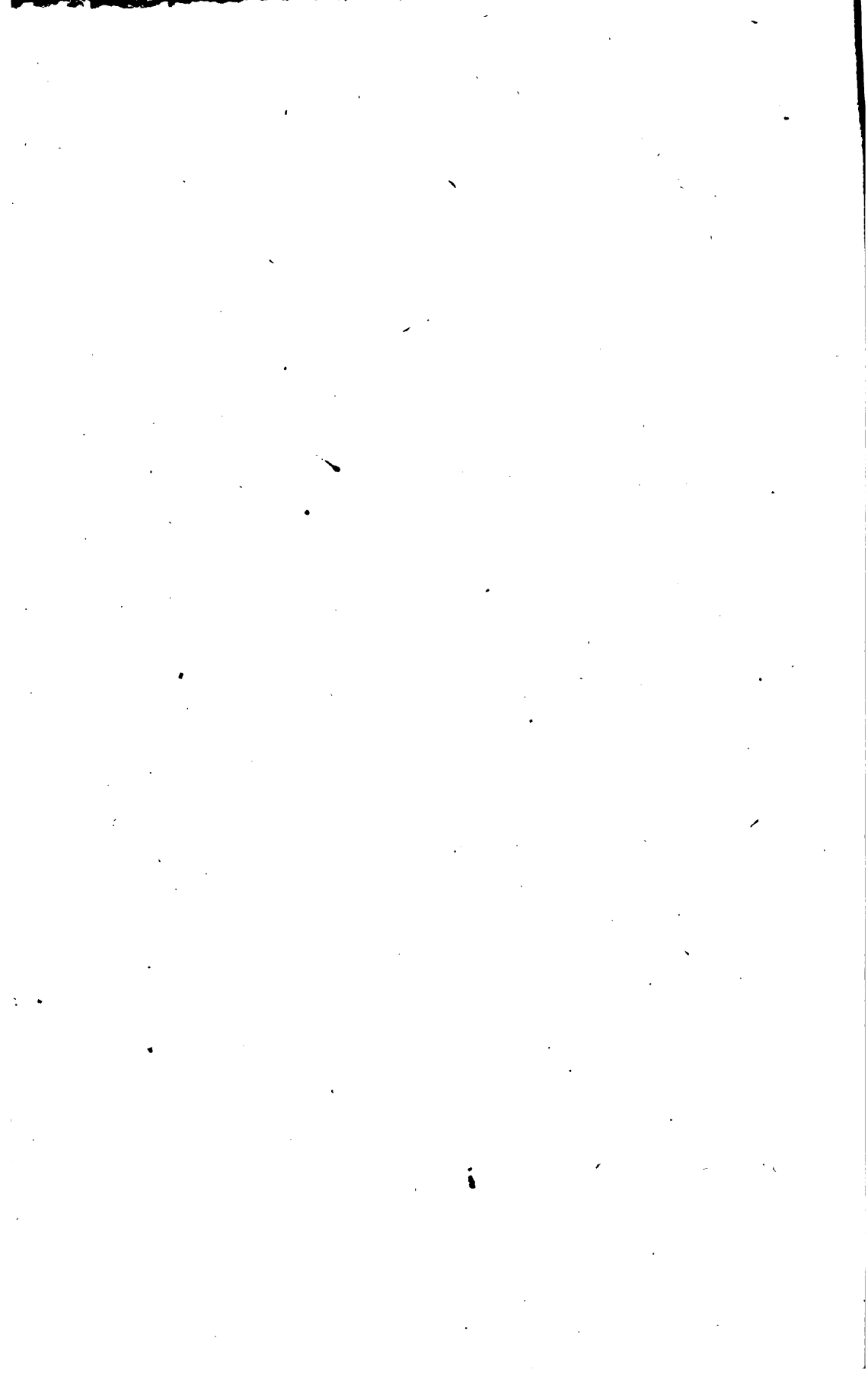
DOM PEDRO CALDERON DE LA BARCA

Grão ſucceſſor de Lope e de Cervantes,
Émulo d'ambos, ſem rival no empenho
De aſſignalar os dons do raro engenho
Entre os genios da ſcena mais poſſantes,

Portugal te ſauda os triumphantes,
Os eternos laureis! E agora tenho
Que trocaſte o primor: *La vida es ſueño*
Pela palma dos *Principes conſtantes!*

N'eſte dia com jubilo contemplo,
Em fraterna alliança meritoria,
Dando aos homens lição, ao mundo exemplo,

Camões e Calderon — dupla memoria! —
Que abraçados tranſpõem o ſacro templo,
Diverſos no deſtino, irmãos na gloria!

Liſboa, maio 1881.

SAUDAÇÃO

No Segundo Centenario

DO INSIGNE POETA MADRILEÑO

DOM PEDRO CALDERON DE LA BARCA

Os grandes eftros rútilos,
Pharoes que á humanidade
Sam guia em toda a edade,
Por vida os évos tem;
E pois o applaufo e os jubilos
Vam d'uns a outros lares,
O Tejo ao Mazanares
Envia um parabem.

Ao nome que diz feculos
Inclinam-fe as fronteiras:
Não topa aqui barreiras
Nenhum gentil cantor.

Traz carta de patricio,
Acha adoptivo affecto
O enlevo, o predilecto
De Schlegel e Ticknor.

No mutuo apreço, émulos,
Porfiam os dois reinos:
Hifpanos, recebei-nos
A faudação d'irmãos.
Com amoravel impeto,
Por fobre o Minho e o Caya,
Da noffa á voffa raia
Se eftendem hoje as mãos!

Ao bom, leal convivio
Que maternal regaço!
E que melhor abraço,
E que maior tropheo,
Do que eftas glorias inclitas
Que efplendem na palavra—
Padrões de varia lavra!
Aftros do mefmo ceo!

A quem a chamma ſubita
Que os orbes illumina?
E a inſpiração divina,
E os raios ſideraes
Do creador authentico,
Do penſador profundo?...
Sam noſſos e do mundo
Os nomes immortaes.

É voſſo o pincel magico
Do artiſta crente e iſento;
Seu vaſto penſamento
De nós, de todos é;
E a acção d'heroes innumeros,
Surgindo a combatel-os,
Tal hora a honra e os zelos,
Tal outra o amor e a fé;

Sam do dominio eſthetico
A concepção grandioſa,
E a muſa que deſpoſa
O maximo ideal,

E a locução magnifica,
A alteza, a fidalguia
Da heroica allegoria,
Por vezes genial!...

Mas a atteſtar-lhe os meritos,
N'eſta ſegunda aurora,
Venha, opportuna agora,
A ſua propria voz

Cantando o Sancto *Principe*
Conſtante na virtude,
Mais chan, mais ſan, mais rude,
Que timbre foi de avós:

EL PRINCIPE CONSTANTE

JORNADA 2.ª SC. IX

(Salen los cautivos, y vno canta mientras los otros caban en vn jardin)

CAUTIVO 1.º *(canta)*

A la Conquiſta de Tanger,
contra el Tyrano de Fez,
al Infante Don Fernando
embiò ſu hermano el Rey.

FERNANDO

Què vn inſtante mi hiſtoria
no dexe de canſar à la memoria!
triſte eſtoy, y turbado.

CAUTIVO 2.º

Cautivo, como eſtais tan deſcuidado?

SCENA DOS CAPTIVOS

DO 2.º ACTO (JORNADA) DO DRAMA

EL PRINCIPE CONSTANTE[1]

JARDINS NA ALCAÇOVA DE FEZ

O INFANTE D. FERNANDO e mais captivos portuguezes

1.º CAPTIVO *(cantando em quanto os outros trabalham a terra)*

«A render Tanger, por mando
«Do monarcha portuguez,
«Vai-se o infante D. Fernando
«Contra o mouro rei de Fez.

O INFANTE *(comsigo)*

Que a minha negra historia
Nem momentos dê tregoas á memoria!...
A dôr me traz turbado!

2.º CAPTIVO

Captivo, porque andaes tam contristado?

---

[1] Vertida da edição de Villaroel, 1726, Madrid, tom. 1.

no lloreis, conſolaos, que yà el Maeſtre
dixo, que bolverèmos
preſto à la patria, y libertad tendrèmos,
ninguno ha de quedar en eſte ſuelo.

FERNANDO *(á parte)*

Què preſto perdereis eſſe conſuelo!

CAUTIVO 2.°

Conſolad los rigores,
y ayudadme à regar aqueſtas flores:
tomad los cubos, y agua me id trayendo
de aquel eſtanque.

FERNANDO

Obedecer pretendo:
buen cargo me aveis dado,
pues agua me pedis, que mi cuidado,

Não choreis, confolae-vos; pois o Meftre
Fia a quantos a forte aqui fequeftre
Que á patria amada volverão de prompto;
E, libertos a ponto,
Nenhum ha de ficar por eftas terras!

O INFANTE *(á parte)*

A tam fallaz conforto em vão te afferras!

2.º CAPTIVO

Efpairecei rigores
Ajudando-me ao penfo d'eftas flores.
Pegae dos regadores,
E cheios, cheios, m'os ireis trazendo
Da almácega d'ali.

O INFANTE

Vou já correndo:
Boa faina me daes com dar-me a d'agoa,
Pois me fobra efta magoa,

ſembrando penas, cultivando enojos,
llenarà en la corriente de mis ojos.

(Vaſe)

CAUTIVO 1.°

A eſte baño han echado
mas cautivos.

(Sale D. Juan y otro Cautivo)

D. JUAN

Mirèmos com cuidado,
ſi eſtos jardines fueron,
donde vino, ò ſi acaſo eſtos le vieron,
porque en ſu compañia
menos el llanto, y el dolor ſeria,
y mayor el conſuelo:
digaſme, amigo, que te guarde el Cielo,
ſi viſte cultivando
eſte jardin al Maeſtre Don Fernando.

CAUTIVO 2.°

No amigo, no le he viſto.

Para achar, entre eſpinhos e entre abrolhos,

Agoas caudaes nas fontes dos meus olhos.

(Vae-ſe por um lado; pouco depois, ſobrevindo do oppoſto, entra D. João Coutinho e outros priſioneiros)

1.º CAPTIVO

Para aqui nos enviam mais captivos.

D. JOÃO *(entrando)*

Indaguemos activos

Se eſtá n'eſtes jardins, ſe alguem acaſo

O viu, pois, n'eſſe caſo,

Em ſua companhia

Menor a noſſa laſtima ſeria,

E grande o alivio.—O ceo vos tenha em paz,

Amigos; reſpondei-me, ſe vos praz:

Viſtes já cultivando

Eſſes torrões o Meſtre D. Fernando!

1.º CAPTIVO

Não: nunca o tenho viſto.

D. JUAN

Mal el dolor, y lágrimas refifto.

CAUTIVO 3.º

Digo, que el baño abrieron,
y que nuevos cautivos à èl vinieron.

(Sale Don Fernando con dos cubos de agua.)

FERNANDO

Mortales, no os efpante
vèr vn Maeftre de Avis, vèr vn Infante
en tan mifera afrenta,
que el tiempo eftas miferias reprefenta.

D. JUAN

Pues feñor, Vueftra Alteza
En tan mifero eftado? de trifteza
rompa el dolor el pecho.

FERNANDO

Valgate Dios, què gran pefar me has hecho,

D. JOÃO *(comſigo)*

Ai! mal ſei como ás lagrimas reſiſto!

3.º CAPTIVO

Um bando d'infelizes, dolorido,

Foi n'eſta Cerca ha pouco introduzido.

(Entra D. Fernando com um regador em cada mão)

D. FERNANDO *(comſigo)*

Mortaes, não vos eſpante

Ver um meſtre d'Aviz, ver um infante

Affrontado por tam cruenta ſina,

Que o tempo vario taes baldões enſina!

D. JOÃO *(reconhecendo o infante e correndo a eſte)*

Ah! Senhor, Voſſa Alteza

N'eſſe miſero eſtado!... De triſteza

Dentro no peito o coração me eſtala!

D. FERNANDO

Homem, valha-te Deus! Calla-te, calla!...

Don Juan, en defcubrirme!
que quifiera ocultarme, y encubrirme
entre mi mifma gente,
ferviendo pobre, y miferablemente.

CAUTIVO 1.º

Señor, que perdoneis humilde os ruego
aver andado yo tan loco, y ciego.

CAUTIVO 2.º

Danos, feñor, tus pies.

FERNANDO

Alçad, amigo,
no hagais tal ceremonia yá conmigo.

D. JUAN

Vueftra Alteza...

FERNANDO

Que Alteza
ha de tener quien vive en tal baxeza?

A pefar meu, D. João, me defcobrifte,

Que o bem maior que pode ter um trifte,

É fumir-fe entre a fua propria gente

Ao ver-fe, qual eftou, fervo indigente.

1.º CAPTIVO

Ao voffo indulto humilde aqui me entrego,

Por ter fido, fenhor, tam louco e cego!

2.º CAPTIVO

Senhor, a voffos pés!

D. FERNANDO

Ergue-te, amigo.

Effes refpeitos não fam já comigo

D. JOÃO

Voffa Alteza...

D. FERNANDO

Que Alteza

Ha de hoje ter quem jaz em tal baixeza?

ved que yo humilde vivo,
y ſoy entre voſotros vn cautivo;
ninguno yà me trate,
ſino como à ſu igual.

D. JUAN

Què no deſate
vn rayo el Cielo para darme muerte!

FERNANDO

Don Juan, no ha de quexarſe deſta ſuerte
vn noble: quien del Cielo deſconfia?
la prudencia, el valor, la bizarria
ſe hade moſtrar agora.

(Sale Zara con vn azafate)

ZARA

Al jardin ſale Fénix mi ſeñora,
y manda, que matizes, y colores
borden eſte azafate de ſus flores.

Bem vêdes: como vós humilde vivo;
Mal ſou entre captivos um captivo!
Ninguem aqui me trate
Senão por ſeu egual.

D. JOÃO

Que não deſate
Um raio o ceo em que me abraſe a morte!

D. FERNANDO

D. João, nunca ſe queixa de tal ſorte
Um fidalgo. De Deus quem deſconfia?
O valor, a prudencia, a bizarria,
Sam para a conjuncção ameaçadora.

(Entra Zara com um açafate)

ZARA

A princeza ahi vem minha ſenhora,
E manda que eſta ceſta para flores
Orneis de plantas, matizeis de cores.

FERNANDO

Yo llevarſele eſpero,
que en cuanto ſea ſervir ſerè el primero.

CAUTIVO 1.°

Ea, vamos à cogellas.

ZARA

Aqui os aguardo, mientras vais por ellas.

FERNANDO

No me hagais corteſias,
iguales vueſtras penas, y las mias
ſon, y pues nueſtra ſuerte,
ſi oy no, mañana ha de igualar la muerte;
no ſerà accion liviana,
no dexar oy que hazer para mañana.

D. FERNANDO

É ſervir; tomo o encargo, ſe o conſentes:
Requeiro a primazia dos ſerventes.

1.º CAPTIVO *(aos outros)*

Vamos ás flores; juntem-ſe as mais bellas...

ZARA

Aguardo aqui, pois ides já por ellas.

D. FERNANDO *(aos companheiros)*

Deixae acatamentos.
Egualam meu penar voſſos tormentos;
E, mais ou menos dia, d'egual ſorte
Nos ha de a todos irmanar a morte;
Ninguem pois dirá que pouco acerto,
Se agora exerço o que ámanhã é certo.

Maio 25 de 1881.